

L'orthophonie en cmpp, et des tests normés ? Paroles d'enfants

Sylvie Bourgeois, orthophoniste.

Mon parcours professionnel personnel :

-5 ans auprès d'enfants en situation de handicap moteur, dont une majorité d'enfants dits « IMC » sans langage, avec codes de communication (Bliss), ordinateurs, tableaux de désignation etc...

- 6 ans de pratique libérale.

- 40 ans en cmpp sur la métropole lilloise.

Histoire et évolutions dans la profession d'orthophoniste :

- création du diplôme du « CCO » (Certificat de Capacité en Orthophonie), où, dans les premiers enseignements au sein des écoles d'orthophonie en France, dans les années 60, deux courants ont été réunis. D'un côté le courant plus technique issu du travail de Mme Suzanne Borel-Maisonny auprès d'enfants sourds, avec le travail de « démutisation », basée sur l'anatomie, l'articulation, la phonologie, (comment « faire parler » une personne sourde qui n'entend pas et ne peut donc pas contrôler ses propres émissions sonores sans le feedback auditif). D'un autre côté la question plus « psychisée » des troubles du langage et des apprentissages était abordée au sein du courant issu de l'Ultrapédagogie par Monsieur Claude Chassagny, initiateur d'une formation de « rééducateurs du langage écrit », qui s'est trouvée incluse dans ce nouveau diplôme.

-une autonomie financière en 2002 pour la profession en libéral : une prescription unique par le médecin traitant : le « bilan avec suivi si nécessaire », et sa contrepartie des « bonnes pratiques ».

-les neurosciences et le cognitivisme

L'orthophonie et l'école :

Il me semble que dans l'Histoire de l'Ecole, c'est bien pour répondre aux interrogations concernant les enfants qui n'apprenaient ni à lire ni écrire, qu'ont été créées les échelles d'évaluation de l'intelligence de Binet-Simon au début du XXème siècle. Cette préoccupation d'évaluation n'est donc pas nouvelle.

Mais la médicalisation de la difficulté scolaire, déjà présente depuis quelques années, s'est vue démultipliée depuis la pandémie du Covid 19, en raison d'une scolarisation clairsemée durant deux années, suivie d'un retour normal des enfants à l'école, mais avec des enfants largués avec le scolaire, et une école larguée avec tous ces enfants en difficulté... la demande croissante de bilans médicaux dans des services spécialisés de neuropédiatrie, des centres de troubles des apprentissages, ou autres structures expertes.

Des bilans normés ont été demandés en nombre aux orthophonistes par les écoles, et les mdph alors saturées.

-pratique clinique orthophonique en cmpp :

- dès la création des CMPP dans les années 60, est présent l'apport de la psychanalyse pour penser l'enfant dans son développement et sa vie psychiques.

- pas de bilan normé en orthophonie dans les années 80. Mais des « bilans » tout de même, qualitatifs : on explorait où en était l'enfant dans le langage oral et/ou écrit, dans ses repères, dans les pré-requis aux premiers apprentissages (*), dans ses acquisitions, ou dans ce qui les sous-tend. On rencontrait surtout un enfant, on l'écoutait dire sa demande, ses difficultés, on l'accueillait dans sa globalité.

(*) un bilan des « pré-requis » était demandé pour les passages anticipés au CP, dans les années 80. Les repères spatio temporels, les bases du graphisme étaient explorées, l'aisance de l'enfant avec la conscience phonologique, et surtout la question était posée à l'enfant de ce qu'il savait du CP, et de son envie d'y aller. La maturité psychoaffective était alors un critère important à prendre en compte : être capable de se séparer sans trop de difficultés, de parler en son nom, de donner des explications claires et suffisamment décentrées, être capable de supporter de ne pas savoir ou de ne pas savoir faire quelque chose, être capable de perdre à un jeu par exemple sans que ce soit la catastrophe pour l'enfant.

- la question psychique en orthophonie : un courant de pensée, une clinique différente, des formations, des associations.

Les premières formations post universitaires adressées aux orthophonistes, proposaient de prendre en compte la question psychique dans le traitement des troubles du langage, notamment Claude Chassagny qui a élaboré une pédagogie « relationnelle », proposant au sein de l'IPERS des formations post universitaires à la PRL (« Pédagogie Relationnelle du Langage », où la question de l'Inconscient (notion psychanalytique) tentait d'être prise en compte), et à la « technique des associations », s'inspirant à l'écrit du principe des associations d'idées.

Ensuite d'autres associations qui ont pris la relève :

-l'ATHELEC, devenue ensuite les « ATLC », a proposé dans les années 80 une formation à la TLC, « Thérapie du Langage et de la Communication », initiée par Marc Lindenfeld, lui-même venu du courant PRL, et par Geneviève Dubois, phoniatre à Bordeaux : comment prendre en compte dans une pratique clinique orthophonique la dimension inconsciente du Sujet, les enjeux portés par les symptômes, et l'investissement relationnel par l'enfant et ses parents dans le travail proposé.

- puis d'autres associations de formation se sont créées dans différentes régions après la disparition de l'IPERS, : les Ateliers Claude Chassagny à Paris amenant par ex. les « marqueurs transversaux », mais aussi le Garel à Lille, et d'autres encore dans d'autres régions...

-les tests et les orthophonistes

-je viens ici témoigner de ma démarche de tenter de m'approprier des outils qui n'existaient pas au moment de ma formation initiale, et dont je me suis donc passée durant de nombreuses années, à savoir les tests normés en orthophonie.

-quand la question des chiffres vient empêcher de penser... quand un compte rendu de bilan orthophonique ressemble à un résultat de prise de sang... ou la question du déchiffrement... de la lecture des chiffres... quand le chiffre voudrait tout asservir... ou quand la question de fond perd son sens...

-qu'est-ce donc que le langage ? un objet à part du reste de l'individu ? un objet séparé de la pensée ? il me semble bien pourtant que ce débat est ancien, et que langage et psyché sont indissociablement liés, l'un permettant à l'autre de se construire et vice versa...

- bien des questions en découlent encore : comment parle-t-on si on ne pense pas... comment séparer la pensée de la parole, de l'expression par le langage ? que mesure t on quand dans un test on demande à un enfant de verbaliser sur commande, hors contexte communicatif, comme une machine qui parlerait sur commande ? comme un robot ? et dans l'autre sens, comment se construit la pensée quand l'expression par le langage est entravée ?

-réflexions d'équipe de cmpp : un bilan, oui, toujours ; des tests, oui, éventuellement, mais pas à y perdre son âme! Et pour dire quoi? une utilité à construire, qui ne va pas de soi, ou comment rester dans le travail artisanal, au cas par cas, telles les « petites mains » dans les ateliers de Haute Couture.

-Nous avons mis en place dans un cmpp où je travaille, des rdv réguliers, au départ pour réfléchir en équipe à la manière de répondre aux demandes de tests très nombreuses : avec quels tests, pour dire quoi, comment le dire, et à qui ? comment ne pas mettre à mal un travail en cours avec un enfant, avec cette nécessité de faire un « test » ? comment en pas y perdre notre âme d'orthophoniste-thérapeute ? et surtout comment ne pas trahir cette relation si précieuse en place avec un enfant, au sein de laquelle il met en jeu et au travail son symptôme ?

-les tests voudraient rendre objectives des compétences qui ne sont pas que dans le champ de l'objectivable, puisque le psychisme a sa part inconsciente, cachée, voire dérangeante, dans le langage comme dans toute activité humaine.

Illustrations cliniques

- Quid des enfants qui « résistent » au sein du suivi, et ne veulent par exemple pas aborder de front leur symptôme en séance avec leur orthophoniste, ce qui n'empêche pas une évolution repérée en dehors, à la maison ou à l'école?

> Sam (cf texte du livre collectif « langage en déshérence ») vrai trouble ou symptôme ? vraie difficulté en tous cas à montrer à l'école, pour ce garçon, ce qu'il a vite dévoilé en séance, à savoir qu'il pouvait déchiffrer, puis lire... ce qui fait symptôme alors reste bien dans le secret des séances... quid des tests alors ? Sam, lui, a refusé de les faire il s'en est débrouillé seul, de cette question de ses capacités à lire, montrant un jour à son enseignant qu'il savait lire... et que ce n'était plus la peine qu'il voie le médecin scolaire pour des aménagements...

- Quid de parents qui « résistent » eux aussi parfois, à leur façon, à la mobilisation des symptômes de leur enfant (ce n'est pas une critique, mais une lecture qui sert à repérer que des enjeux psychiques sont sous-jacents). La question alors se pose de savoir comment on se positionne face à ce qui vient mettre en mouvement toute une dynamique psychique individuelle et/ou familiale.

-Quid de la peur de l'évaluation, que (re)vivent parfois certains enfants lors de passation de tests : un test ne serait donc pas « neutre » ?

> parole d'enfant : « qu'est-ce que tu vas me faire ? »

> et pour un autre : effet flash de la question du « niveau » lors d'une évaluation de « vitesse de lecture » : la confrontation avec l'évaluation, la castration symbolique dirait-on, fut difficile à supporter... il ne voulut pas venir au second rdv. Son éducateur, attentif, lui proposa de venir quand même, pour en parler. Il est venu finalement. Ce garçon a poursuivi

un travail orthophonique, toujours actuellement en cours, en parallèle avec son suivi en psychothérapie, où la confrontation aux contraintes, notamment liées à ses propres limites, à son identité, à son histoire, est toujours au travail.

-je trouve toujours intéressant de mettre l'enfant au cœur du projet de l'évaluation envisagée : pour quoi faire, comment ça marche, le principe de la comparaison à une norme, qui est un calcul d'une moyenne obtenue par un groupe-test... cela semble rébarbatif, mais cela est drôlement intéressant de démystifier la valeur des résultats obtenus... de les relativiser...

> ex d'un autre garçon, hyper résistant à l'idée d'écrire à l'école. Il a finalement accepté d'être évalué avec des tests normés, afin de pouvoir monter son dossier mdph et obtenir une poursuite de l'aide au collège. « bon, ça y est, tu as fini avec tes tests, on peut reprendre ? », m'a-t-il dit après plusieurs séances prises à passer ces tests... à un moment où ce garçon a fait bouger son symptôme pour ne pas y laisser trop de plumes...

Dans ces exemples, la dimension subjective, c'est à dire la question de ce que les enfants font des questions des adultes, à leur façon, dans leur logique d'enfant, et compte tenu de ce que l'on sait du développement psychique dans la référence psychanalytique et psychodynamique, tant de l'individu en lui-même que lui en relation aux autres, que ce soient ses premiers « autres », ou les suivants en grandissant, cette dimension psychique vient bousculer, chez nous, adultes, nos velléités de mesurer, compartimenter, si tant est qu'on l'entende. Et alors , ça pense !!!